

Depuis Sartre et Lacan, après Hegel, et on retrouve cette idée chez H. Arendt dans ce passage cité tout à l'heure sur la désolation, on admet que l'identité, nous la tenons rarement de nous-mêmes exclusivement, et que nous avons besoin de la confirmation du regard d'autrui.

Et l'on connaît en psychanalyse les pièges possibles de l'identification, lorsqu'elle vire à l'aliénation dans le regard de l'autre. Dans cette perspective, bien sûr, on comprend que la solitude contre tous et la désolation soient hautement périlleuses. Et c'est, à mon avis pour cette raison, que l'autonomie de la pensée et l'autonomie morale subjective sont si rares.

Il faut alors distinguer de la psychodynamique de l'identité qui domine le fonctionnement psychique de la plupart des gens ordinaires, de l'ipséité, c'est-à-dire de ce qui procède d'un rapport rigoureusement intra-subjectif entre soi et soi, dans la solitude précisément. Le héros, c'est celui qui se tient seul dans la vie, parce que fondamentalement il demeure continuellement dans la certitude de l'expérience subjective de la vie en soi, qui n'est autre que l'amour de soi.

Même si la métapsychologie du héros et de l'autonomie morale subjective peut apporter des éléments de connaissance intéressants, les héros authentiques sont rares et ce que je veux surtout discuter, c'est le cas des gens ordinaires.

**Quand on n'est pas un héros, on ne peut pas continuer de penser longtemps dans la solitude absolue parmi les siens.** Il reste alors à l'homme seul, un dernier recours qu'il va quand même chercher à l'extérieur : ce sont les textes et tout ce qui a été déposé par les penseurs, les philosophes et les artistes dans les livres et dans les œuvres que nous offre encore la culture (car il n'y a pas de censure ni d'autodafé en régime néo-libéral). Alors je peux continuer mon chemin, persister dans le travail de la pensée, si toutefois je parviens à une familiarité avec les œuvres, qui soit suffisamment consistante pour me donner les moyens de vaincre la solitude.

Nous retrouvons ici le travail.

Car la pensée subjective ne peut continuer son cours sans se soumettre à l'épreuve d'un travail, au sens le plus trivial et concret du terme : non plus seulement un "Arbeit" au sens qu'a ce mot dans la métapsychologie freudienne, mais une "poïésis" ; à savoir : l'activité intellectuelle même, avec toutes ses contraintes pratiques, ses exigences en temps de lecture, d'étude, d'analyse, d'écriture, de synthèse, de mémorisation, de réflexion,...., c'est-à-dire avec tout ce qui résiste à la maîtrise et passe par la confrontation à la difficulté de la tâche, à l'échec, au découragement et ne s'obtient que grâce à l'obstination et à l'endurance.

Ainsi, après la scène du harcèlement et celle du plan de licenciements, une troisième scène de travail s'esquisse : celle de la réappropriation qui, aussi prometteuse soit-elle, n'épargne pas pour autant un travail, besogneux lui aussi. Car il ne faut pas s'y tromper, c'est encore par le travail que passe inéluctablement l'émancipation, en cette épreuve où pensée subjective et travail concret se confondent.

C'est d'ailleurs là que réside toute la richesse de la clinique du travail :

si le travail peut générer le pire, il peut aussi produire le meilleur.

C'est aussi l'enjeu politique, à mes yeux fondamental, mais massivement dénié de notre époque.

Si pour l'homme ordinaire, penser seul c'est refuser le clivage et conjurer l'aliénation sociale, on voit que les ressources à mobiliser sont d'un maniement redoutablement difficile.

Et l'on a bien vu, dans la période récente, quand le chômage battait son plein, quand on nous serinait la fin du travail et la guerre économique, quand tout le monde se taisait dans la société civile, que seuls les

artistes, en particulier les cinéastes, les plasticiens et quelques écrivains, mais pas les universitaires, ni les scientifiques, ont élevé la voix contre l'injustice et apporté leur soutien aux chômeurs et à l'accueil des immigrés.

Le silence des universitaires, des scientifiques et des intellectuels est, dans l'ombre, un événement.

Comment comprendre cet événement ou cet anti-événement ?

Voici l'interprétation que je peux aujourd'hui proposer.

L'accès à la culture qui permet une intimité et un véritable dialogue avec les œuvres dont on a besoin pour penser seul, a toujours été difficile.

Mais voilà que dans la période contemporaine et singulièrement depuis le tournant néo-libéral, la fréquentation de la culture classique devient de plus en plus difficile.

Dans le journal Le Monde, daté du 23 septembre 2001, un forum était organisé à propos de la réforme de l'enseignement de la philosophie en classe terminale, entre un journaliste, François Dagognet et Didier Gaulbert professeur de lycée.

"Certains observateurs constatent actuellement, dit le journaliste, un large engouement pour la philosophie, qu'en pensez-vous ?"

Et Didier Gaulbert de répondre : "Quel engouement ? Je ne constate nul engouement pour la philosophie dans la cité où j'enseigne. "On s'en bat les couilles à la philo", me répètent souvent mes élèves. En ce qui concerne mes élèves, ce qu'il faudrait plutôt interpréter, c'est pourquoi les chefs-d'œuvre de la pensée occidentale les impressionnent si peu".

Je pense que si cette assertion est juste, elle indique une véritable menace.

Que nombreux soient ceux qui parmi nos concitoyens se moquent de la pensée occidentale n'est pas nouveau. Mais l'irrespect envers ces chefs-d'œuvre, la perte très profonde de prestige de ces chefs-d'œuvre sont radicalement nouveaux dans une société démocratique et atteignent aujourd'hui l'intelligentia elle-même.

De fait, le penseur aujourd'hui est incontestablement objet de mépris de la part des institutions qui sont supposées être le lieu-même où se distille, se conserve, se renouvelle et se transmet la culture.

A commencer par l'université. C'est grave !

Les professeurs de l'université sont sommés de se muter en communicateurs, de se transformer en bêtes de média et de télévision, en jet-profs technico-commerciaux, en producteurs de publications à la chaîne, en parangons de l'excellence, en inventeurs de brevets, en rédacteurs de rapports d'activité soumis à la sacro-sainte évaluation, en propagandistes de projets d'établissement, sans compter la masse toujours plus grande de charges administratives qu'on leur colle sur les épaules.

Et ils s'inclinent !

Dans ces conditions, il n'est plus possible au penseur de penser.

Car la pensée qui s'efforce d'en découdre non seulement avec le tribunal du concept, mais avec le tribunal de la subjectivité, a besoin de temps, de sérénité, de recul.

Elle a besoin de temps pour méditer, pour réfléchir, dans un temps où toute contrainte de production est suspendue.

Je suis moi-même de ceux-là, qu'on empêche de penser.

Je dis bien qu'on "empêche" de penser. On nous promeut en expert, pour nous obliger aussitôt à donner des réponses sur n'importe quoi, y compris sur des questions ineptes découpées par les médias, alors même qu'on ne nous laisse pas le temps de poser des questions.

Le penseur est convoqué pour ne donner que des réponses et non plus pour poser des questions, c'est-à-dire pour endormir les autres et les empêcher de penser.

On nous empêche de penser, de lire les classiques, de réfléchir et de méditer.

On ne nous l'interdit pas !

La différence est essentielle à souligner. Le système néo-libéral de gouvernement des entreprises, avec ses objectifs de gestion et de rentabilité, a déjà jeté son dévolu sur les hôpitaux, les dispensaires, les centres de soin et les universités.

Ce système n'interdit pas de penser, il nous empêche de penser en nous épuisant méthodiquement par des cadences infernales.

Entre interdire et empêcher, il y a une différence essentielle : celle qui sépare la dictature du néo-libéralisme.

Mais, à la longue, jusqu'où peut mener l'empêchement de penser ?

Permettez que le spécialiste de la clinique du travail exprime son point de vue : l'université ne sait plus honorer la vie.

Et en définitive, c'est dans les sociétés de psychanalyse que nous pouvons encore penser, c'est-à-dire travailler — Arbeiten — avec la subjectivité.

Loin de nous en féliciter, nous pourrions bien en être horrifiés. Car à notre tour, nous sommes menacés par les risques de la solitude et bientôt peut-être par le spectre de la désolation, c'est-à-dire de ne plus être compris par les autres.

## BIBLIOGRAPHIE

ARENDR H. (1951) : " The Origins of Totalitarianism ". (Harcourt, Brace and World Inc. New York). Trad Française : " Le système totalitaire . Les origines du totalitarisme ". Paris. Seuil. (p 225).

AUDI P. (1997) : " Rousseau, éthique et passion ", PUF, Paris, p 77-177.

BARBIER J.-C. NADEL H. (2000) : " La flexibilité du travail et de l'emploi ", Flammarion, Paris.

DERRIDA J. (2000) : Pulsions de mort, cruauté et psychanalyse ", Le Monde, 8 juillet 2000.

FREUD. S. (1915) : Triebe und Triebchicksale, Gesammelte Werke. Fischer Verlaag X. Trad Française : Les Pulsions et leurs destins, in "Métapsychologie". Gallimard. 1952, p 25-66.

FREUD S. (1925) : Quelques additifs à l'ensemble de l'interprétation des rêves : " Résultats, Idées, Problèmes ", II, PUF, 1985, page 147.

HENRY M. (1987) : " La Barbarie ", Essai, Grasset.

HIRIGOYEN M.-F. (1998) : " Le harcèlement moral ", Syros, Paris.

LAPLANCHE J. (1997) : " La soi-disant pulsion de mort : une pulsion sexuelle ", Adolescence, 15, 205-224.

MARGUERITAT D. (2000) : " Se reconnaître ? ", Libres cahiers pour la psychanalyse, 2, 37-48.

MOLINIER P. (1998) : Autonomie morale subjective, théorie psychanalytique des instances morales et psychodynamique du travail. Travailler, 1, 55-69

PANKOW " Le clivage forcé ".

PHARO. P. (1996) : " L'injustice et le mal ", l'Harmattan.

ROUSSEAU J.-J. Dialogues. Rousseau juge de Jean-Jacques, œuvres complètes (1). La Pléiade, Gallimard, page 790.

SIGAUT. F. (1990) : Folie, réel et technologie. Techniques et culture . 15 : 167-179.

Mise en page : Dr CROUZET

# Le TRAVAIL entre BANALISATION du MAL et EMANCIPATION

C. DEJOUR - Octobre 2001 - INTERNET

## INTRODUCTION

Au risque de vous indigner, je commencerai par dire que l'investigation psychanalytique de la violence ne m'intéresse pas.

L'aptitude à la violence se retrouve chez presque tous les êtres humains et ce n'est pas une découverte récente.

Seul le gigantisme que peut atteindre la violence humaine, si on la compare à ce que l'on observe dans le reste du règne animal, pose problème. En d'autres termes, contrairement à ce que suggèrent de nombreux textes philosophiques, le raffinement et la monstruosité de la violence humaine ne trouvent pas leur origine dans les résidus d'animalité déposés en l'homme par la phylogénèse, mais dans ce qui, au contraire, est le plus humain en lui : le sexuel.

C'est l'érotisation qui permet à l'homme de démultiplier à l'infini sa violence et sa brutalité. Si, comme on a de bonnes raisons de le croire, le sexuel humain n'est pas l'instinct de reproduction, mais déborde ce dernier de tous côtés du fait même de son appartenance à l'ordre fantasmatique, on peut comprendre que l'érotisation de la violence, c'est-à-dire le sadisme, puisse engendrer des formes infiniment renouvelées de monstruosité, comme seul le fantasme peut le faire. C'est pourquoi Jean Laplanche, dans son analyse de la violence, introduit le concept de " pulsion sexuelle de mort ".

Si maintenant, on élargit le problème à celui de la formation de la violence de masse ou de la violence organisée en système, on complique singulièrement les choses, mais la psychanalyse ne peut pas en rendre compte.

En effet, ce n'est pas de la nature, mais bel et bien de la culture que les peuples tiennent leur pouvoir d'accroître toujours leur violence et leur pouvoir de massacrer : la guerre, comme le totalitarisme, sont des productions culturelles !

Aucune configuration analogue ne se retrouve ailleurs dans le règne vivant. Mais l'étude de cette question relève des sciences sociales et non de la psychanalyse

Vous avez compris que je n'ai pas de l'homme une conception iréniste. Quelle que soit l'approche disciplinaire empruntée, on peut confirmer que

l'homme est foncièrement enclin à la violence dans la sphère privée et à la guerre dans la sphère sociale.

Si vous admettez ces prémisses, vous comprendrez que le problème théorique de loin le plus important n'est pas celui de l'aptitude à la violence mais se déduit de celui-ci par un renversement : quelles sont les ressources psychiques dont un sujet a besoin pour pouvoir résister à l'appel de la violence, lorsque tout le pousse à céder ?

## La BANALISATION du MAL

Tout le monde le sait, seuls certains feignent de l'ignorer, le rapport subjectif au travail a connu à la fin du XXème siècle, une dégradation rapide.

La production, la productivité et l'enrichissement ne cessent de s'accroître dans nos pays. Mais dans le même temps nous nous sommes engagés dans une régression qui fait surgir le spectre d'une destruction organisée et de la subjectivité et du vivre ensemble. Cette régression se traduit déjà par l'augmentation significative des pathologies mentales liées au travail et par la montée de la violence, d'abord chez ceux qui sont privés de travail, mais aussi dans la cité tout entière.

Cette évolution n'est pas similaire à celle qui a précédé le nazisme. Mais c'est tout de même un stade dans le processus de retournement de la culture contre la civilisation et de destruction de la Kultur, c'est une étape dans la progression d'une forme de barbarie qui, peut-être débouchera sur le totalitarisme, peut-être pas.

Dans le travail aujourd'hui, aux prétextes de l'efficacité et de la compétitivité, on appelle une masse de cadres à collaborer avec les stratégies de l'entreprise, quitte à infliger la souffrance et l'injustice aux autres.

De ces autres on obtient qu'ils subissent l'injustice sans lutter. Et de ceux qui restent on fait des témoins qui ne portent pas secours aux victimes, des témoins qui ne témoignent pas.

Dans l'analyse du processus en cause, la référence au totalitarisme ne peut pas nous aider. Car la collaboration de la majorité des agents de l'entreprise à des actes que pourtant beaucoup d'entre eux réprouvent, est acquise sans exercice de la violence pour les y contraindre : en cas de refus de collaborer ou de se taire, on n'est pas incarcéré, on ne subit pas la torture, les familles ne sont pas déportées et il n'y a pas de camp de concentration.

Contrairement aux slogans de nos politiques et de nos patrons la guerre économique n'existe pas.

L'imaginaire social, puissamment orchestré il est vrai fait passer la métaphore pour la réalité et transforme en crétins ceux qui s'y laissent prendre. Si c'était la guerre, toutes les exactions seraient sinon permises, du moins excusables. Mais si ce n'est pas la guerre les collaborateurs sont des criminels.

Or il n'y a pas de guerre mais seulement une montée en puissance de la concurrence entre capitalistes.

Ce n'est pas du tout la même chose, ce n'est pas la guerre, c'est même le contraire : nous jouissons d'une prospérité, d'un confort et d'une richesse inégalée depuis le début de l'histoire. Avec dans le même temps, grâce à la collaboration des braves gens, l'apparition d'une nouvelle pauvreté et d'une montée de la violence dans la cité.

## L'exemple du HARCELEMENT MORAL

On connaît la fortune du livre de Marie-France Hirigoyen sur le " Harcèlement moral au travail ". Elle y décrit par le détail la jouissance du pervers qui humilie, insulte, déstabilise et pousse sa victime à la décompensation psychopathologique. Et sa description est juste. Mais, comme je l'ai indiqué au début de mon propos, l'explication de la jouissance à faire souffrir autrui ne présente aucune difficulté et n'oppose aucun mystère au psychanalyste. Seulement, voilà ! Ce livre passe à côté du problème de fond que soulève le harcèlement moral, problème que je cherche à mettre aujourd'hui en discussion.

Le pervers qui agit dans la sphère privée ne peut pas continuer son petit jeu sans le consentement de sa victime.

Ce consentement peut relever du masochisme, mais pas nécessairement. Il y a en effet d'autres sources de soumission psychologique qui ne relèvent pas du masochisme, comme la dépendance affective ou les rapports sociaux de genre et de domination. Ce que manque le livre, c'est précisément ce fait que le harcèlement au travail se déploie en public, au vu et au su de la majorité, sinon de tous. Contrairement à ce qu'affirme Marie-France Hirigoyen, le harcèlement au travail n'est pas secret. Compte-tenu de tous les moyens de contrôle et de surveillance dont dispose l'encadrement, est-il seulement possible que la hiérarchie, comme elle l'affirme si souvent, ne soit pas au courant des exactions de l'un de ses cadres ?

La puissance du harcèlement tient au contraire à sa publicité même. Et c'est d'ailleurs ce qui en fait une méthode, voire une technique et non un dérèglement isolé : rien de moins qu'une méthode de gouvernement des entreprises. Le harcèlement s'exerce contre une victime, sous le regard des autres qui savent qui voient et qui se taisent.

Mais pourquoi donc ne réagissent-ils pas ? Pourquoi ne portent-ils pas secours aux persécutés ? Pourquoi, lorsque la victime va à la rencontre de ses collègues, les voit-elle se détourner, l'éviter même, faire semblant de ne pas savoir, voire simuler l'incrédulité ? Pourquoi, alors qu'il s'agit d'un collègue qu'ils apprécient, refusent-ils de donner le témoignage écrit dont l'inspecteur du travail a besoin pour instruire son dossier ?

## Le HARCELEMENT : quelle NOUVEAUTE ?

Il est parfaitement clair que le harcèlement décrit dans l'entreprise n'est ni nouveau ni récent. Il a été pratiqué de tout temps dans le monde du travail, depuis l'esclavage jusqu'aux chaînes de montage automobile des usines Simca Chrysler de sinistre mémoire.

